



Dossier pédagogique

On voudrait revivre

texte et mise en scène Chloé Brugnon



Répétition d' *On voudrait revivre* (2018) © Félix Taulelle

**du mardi 20 novembre au samedi 24 décembre 2018
(Création à la Comédie de Reims)**

Dossier pédagogique réalisé par Alice Reibel, professeure du service éducatif : a.reibel@lacomediereims.fr

Contacts relations publiques :

Rénilde Gérardin : r.gerardin@lacomediereims.fr

Margot Linard : m.linard@lacomediereims.fr Agathe Lhuillier : a.lhuillier@lacomediereims.fr

A partir des textes et musiques de **Gérard Manset**

Mise en scène **Chloé Brugnon**

Avec
Léopoldine Hummel
Maxime Kerzanet

Musique **Léopoldine Hummel et Maxime Kerzanet**
Lumières **Hugo Dragone**
Costumes **Jennifer Minard**
Son **Mathieu Diemert**
Régie générale **Mathieu Diemert**
Chargée de production **Laurène Allary**
Attaché de presse **ZEF-BUREAU**
Administration **Christel Davoult**

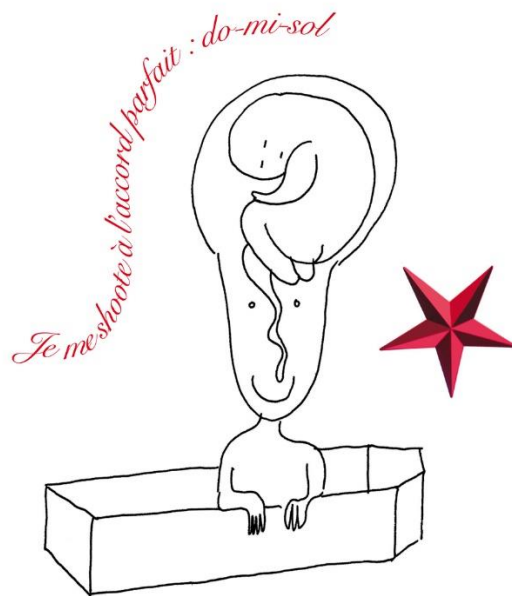
Production **Compagnie Claire Sargent**
Coproductions **La Comédie de Reims-CDN, le Théâtre Antoine Vitez (Ivry-sur-seine),
la Cie Science 89-Salle Vasse (Nantes)**
Ce projet a bénéficié du dispositif « laboratoires » du CDN de Besançon-Franche Comté.
Soutiens DRAC Grand-Est, le Conseil Régional Grand-Est, le Conseil départemental de la
Marne, la Ville de Reims, la SPEDIDAM.



SOMMAIRE

Présentation du spectacle	page 4
LE PROJET ARTISTIQUE	
Note d'intention - Teaser	page 5
<i>ON VOUDRAIT REVIVRE DE CHLOÉ BRUGNON</i>	
Présentation du spectacle : Une écriture de plateau à partir de l'univers de Gérard Maset	page 8
Extraits du spectacle	page 11
TEXTES EN PARALLÈLE	page 42
SOURCES D'INSPIRATION DANS L'HISTOIRE DES ARTS	page 44
L'ÉQUIPE ARTISTIQUE	page 48
BIBLIOGRAPHIE / SITOGRAPHIE	Page 53

Comment approcher Gérard Manset, cet artiste déroutant et inclassable qui, depuis son premier album *Animal on est mal* sorti en 1968, n'a fait aucun concert et refuse toute interview... ou presque ? Trois jeunes artistes explorent son monde sans entrave, en plongeant dans son univers en toute liberté. La scène se transforme alors en un studio d'enregistrement bric-à-brac, en lieu de fabrique musicale et poétique à ciel ouvert. Les jeunes artistes reprennent à leur compte la marque de fabrique du chanteur : brouiller les pistes. On les découvre chanteurs, musiciens, comédiens ; ils bidouillent les sons, détournent les chansons, subliment les paroles... toujours avec beaucoup de talent pour nous offrir une gourmandise musicale pleine de fantaisie. Chloé Brugnon, fidèle de la Comédie, connaît bien ses deux interprètes, Léopoldine Hummel et Maxime Kerzanet, qu'elle a plusieurs fois mis en scène, en particulier dans *Rumba* en 2017.



© Gg

Le Projet Artistique

Note d'intention

Depuis la création de ma compagnie mon désir de mise en scène a toujours été inspiré, provoqué par la découverte d'une écriture, par l'envie de donner à entendre les mots que j'avais vus couchés sur le papier. Ces mots étaient le plus souvent ceux d'auteurs contemporains, des mots qui reflètent notre monde, le réinventent, le déplacent dans une fiction.

Cette fois pourtant, ce n'est pas le choix d'un texte qui a initié ce projet. Il est né de la rencontre entre deux histoires.

La première, c'est celle de la compagnie Claire Sergent. Je l'ai créée en 2012 avec pour ambition de mettre en scène des pièces qui donnent à entendre l'intime, des sensations, des émotions. À travers des textes souvent introspectifs, tenter de raconter ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'ordinaire de nos vies. La place de la musique a toujours été centrale dans ce travail. Parce qu'elle permet d'accompagner les mots, parce que les moyens de diffusion sonore introduisent le spectateur dans une autre dimension. D'une bande son continue à la présence des instruments sur scène, la musique était tour à tour un partenaire de jeu, un outil, un élément scénographique, mais elle venait toujours s'ajouter à un texte. Au fil des spectacles, elle a pris de plus en plus de place, elle s'est mêlée aux textes, elle n'était plus là pour soutenir, sublimer l'écriture, elle en devenait une partie, comme si elle s'inscrivait dans les interstices, dans les silences, entre les virgules. De plus en plus j'ai choisi de m'entourer d'acteurs qui sont également musiciens. J'ai travaillé régulièrement avec Maxime Kerzanet. Parallèlement à sa carrière d'acteur, il travaille le chant, la guitare, il se prend de passion pour les boîtes à rythme. Alors que nous montons ensemble des textes contemporains de théâtre, je le vois également développer tout un univers musical, faire des concerts avec Léopoldine HH, elle aussi tout autant musicienne que comédienne.

La seconde histoire, c'est Maxime et Léopoldine qui l'ont imaginée. Ils découvrent un jour Gérard Manset. Ils sont intrigués par son timbre, sa diction. Achètent vinyles et CD, les écoutent en boucle. Décident de faire une proposition de spectacle pour le festival de Caves. Un festival auquel ils participent depuis plusieurs années. Ils réarrangent les chansons, imaginent une façon intuitive de les faire se répondre, de créer des ponts avec d'autres textes, de Borges, de Nerval.

Ils jouent ce spectacle dans des caves dans de nombreuses villes. Des espaces toujours très intimes, obscurs, souterrains, ils s'éclairent à la lampe torche et les quelques spectateurs (très peu, norme de sécurité oblige) assistent, en privilégiés à cette redécouverte d'une figure à la fois populaire et secrète de la chanson française.

Peut-être sous l'influence de Manset, qui reprend, réarrange, remixe de façon tout à fait obsessionnelle ses morceaux, Maxime et Léopoldine ont eu envie de prolonger ce voyage. Pourquoi pas en faire un enregistrement audio, non pas seulement un album, mais une sorte d'objet sonore, un peu concept, « façon Manset ». Ils sont partis au bord de la mer. Ils se sont enregistrés dans leur chambre, dans leur cuisine, dans leur jardin. Puis ils m'ont donné cette maquette sonore et invitée à les rejoindre dans cette aventure. Ils m'ont parlé de la découverte de la voix de Manset dans la scène finale du film *Holy Motors*. Leur première rencontre avec Manset. Dans ce film, Léos



Répétition d' *On voudrait revivre* (2018)
© Félix Taulelle

Carax se permet une liberté sans faille dans le voyage entre les genres, les esthétiques, les codes de jeu. C'est de cette liberté-là dont on souhaite s'inspirer. Je leur ai proposé de reprendre leurs enregistrements, les interviews de Manset, les paroles de ses chansons, comme on travaillerait à partir d'un matériau brut, de fragments d'une oeuvre hétérogène, pour faire de toute cette matière un corpus théâtral.

La mise en scène va donc s'écrire à partir d'un autre spectacle. Il ne s'agit pas d'effacer cette première version, mais de changer d'échelle. Considérer qu'il s'agissait d'une maquette au sens propre, c'est-à-dire une représentation à échelle réduite. Il y a un plaisir fou à avoir été simple spectatrice d'un spectacle, et de pouvoir rejoindre les acteurs pour contribuer à faire avancer, revivre ce projet. Nous avons au fil des créations avec Maxime Kerzanet découvert des envies communes. À fortiori celle d'assumer nos contradictions, nos incohérences, nos goûts hétéroclites, et d'envisager ainsi la création comme le lieu de tous les possibles.

De considérer le théâtre comme le lieu idéal pouvant réunir le populaire et l'intime, l'excentricité et la douceur. Le théâtre est une fenêtre sur cour, un espace privé qui se partage, un studio ouvert aux spectateurs. Il s'affranchit des codes, des genres, des esthétiques, en pouvant les assumer tous.

Nous voulons inventer une nouvelle place à la musique, à la mélodie. Qu'elle soit le moteur, le point d'ancrage qui donne naissance à des situations. Nous croyons que le théâtre peut libérer l'imaginaire, donner un corps aux espaces et aux personnages que les textes de Gérard Maset produisent. Il y a de nombreuses adaptations de romans au théâtre, et le plus souvent ces adaptations impliquent des coupes, des réductions.

Pour nous, ce sera l'inverse, nous voulons étirer, agrandir, voir quelles références picturales ou littéraires se glissent entre les notes, et leur offrir un espace. Nous voulons lire ces chansons au sens où Barthes définit la lecture.

« Ainsi, lire (percevoir le lisible du texte), c'est aller de nom en nom, de pli en pli : c'est plier sous un nom, puis déplier le texte selon les nouveaux plis de ce nom »

Chloé Brugnon, 24 septembre 2018.

Présentation du spectacle par Chloé Brugnon

Coup de projecteur sur Chloé Brugnon, septembre 2018, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=3poOOUIpnWk>.



Une écriture de plateau à partir de l'univers de Gérard Manset

Gérard Manset, l'artiste inclassable

Gérard Manset, né le 21 août 1945 à Saint Cloud, est compositeur-interprète, romancier et peintre. Il étudie tout d'abord aux Arts Décoratifs de Paris. Il compose sa première musique, en autodidacte, lorsqu'un ami réalisateur lui demande de composer la musique de son film. En 1968, il écrit quelques morceaux et sort un 45 tours autoproduit, intitulé « Animal on est mal ». En 1972, il fonde son propre studio d'enregistrement, le Studio Milan, où il enregistre l'album *Long, long chemin*, puis deux disques *Y'a une route* et *Rien à raconter*. Gérard Manset refuse de faire de la scène car elle représente pour lui une forme d'exhibition. Il voyage en Asie et en Amérique latine, où il s'exerce à la photographie et au dessin. De retour à Paris, il enregistre un nouvel album *Royaume de Siam*, en 1979. Un an après la sortie de *Prisonnier de l'inutile* (1985), Gérard Manset fait ses adieux à la chanson. Quatre ans plus tard, il crée *Matrice*, suivi de *Revivre* en 1991, deux albums aux sonorités plus rock et plus minimalistes. Gérard Manset a également collaboré avec de nombreux artistes : de William Sheller à Alain Bashung. Il diversifie ses projets et s'illustre également en tant qu'auteur, en prêtant sa plume au chanteur Raphaël ou Florent Pagny. Alain Bashung reprend l'un de ces titres, « Il voyage en solitaire », dans son dernier album *Bleu pétrole*. (Source : <http://www.nostalgie.fr/artistes/gerard-manset>).

« Le plaisir d'étirer une chanson et voir tout ce qu'elle contient » Chloé Brugnon, coup de projecteur, septembre 2018.

Ce sont les compositions de Gérard Manset qui intéressent Chloé Brugnon. Le spectacle n'est ni un biopic, ni un concert. C'est pour cela que moins de dix chansons ont été choisies pour le spectacle. L'écriture de plateau a été traversée par les questions suivantes : Comment partage-t-on de la musique sans que ce soit un concert ?

Comment renouer dans le spectacle théâtral avec le concept d'album musical, où l'album est considéré comme un tout indissociable, une œuvre tissée avec chaque chanson ? La construction du spectacle a donc été pensée comme un voyage en train où se succéderaient des paysages, un « spectacle conçu à la manière » de la comptine « trois p'tits chats » (**Chloé Brugnon, 12 juin 2018**).

Le studio d'enregistrement, « un studio ouvert aux spectateurs » (Chloé Brugnon, juin 2018)

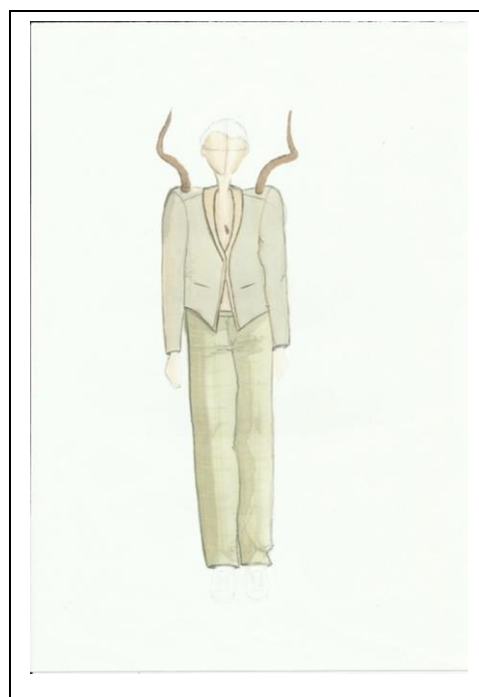
Les instruments présents sur scène (un grand clavier, une boîte à rythme, une guitare électrique avec différentes pédales, un keytar, un yukulélé) évoquent l'univers du studio, de la composition et de la création musicale. La metteure en scène et les musiciens travaillent aussi sur l'acoustique. Certaines chansons seront ainsi chantées sans micro.

Des matériaux et des sources d'inspiration

Pour nourrir son travail, Chloé Brugnon a recherché ensuite des matériaux, des sources d'inspiration (cf. partie du dossier : *Textes en parallèle* et *Prolongements*). La metteure en scène veut « assumer des références » présentes dans le spectacle (**Entretien avec Chloé Brugnon, 3 octobre 2018**). C'est aussi une invitation pour le spectateur à fréquenter d'autres œuvres.

Le travail sur l'univers de Gérard Manset questionne enfin le processus de création des artistes. Il questionne le rapport que Chloé Brugnon et la Compagnie Claire Sergent souhaitent entretenir avec le public : être bienveillant, ne pas être violent avec le public sont des choses importantes pour Chloé Brugnon (**Entretien avec Chloé Brugnon, 3 octobre 2018**).

Quelques dessins de la maquette des costumes de Jennifer Minard



©Jennifer Minard. Maquette pour les costumes d'*On voudrait revivre*

Extraits du spectacle

Extrait 1 : *Chanson sur l'enfance* de Peter Handke

Quand l'enfant était enfant
il allait les bras ballants,
voulait que le ruisseau soit un fleuve,
que le fleuve soit un torrent,
et cette flaque la mer.

Quand l'enfant était enfant,
il ne savait pas qu'il était enfant,
tout pour lui avait une âme,
et toutes les âmes n'en étaient qu'une.

Quand l'enfant était enfant,
il n'avait d'opinion sur rien,
n'avait pas d'habitudes
il s'asseyait en tailleur,
s'en allait à l'improvisiste,
avait un épi dans les cheveux,
et ne faisait pas de mine quand on le photographiait.

Quand l'enfant était enfant,
c'était l'époque des questions suivantes :
Pourquoi moi je suis moi et pourquoi pas toi ?
Pour quoi moi je suis là et pourquoi pas là-bas ?
Quand commence le temps et où finit l'espace ?
Est-ce que la vie sous le soleil n'est qu'un songe ?
Est-ce que ce que je vois et entends et renifle
n'est pas que le reflet d'un monde avant le monde ?

Est-ce que le mal existe réellement, et des gens
qui sont vraiment mauvais ?

Comment est-ce possible que moi qui suis moi,
avant que je n'existe, je n'existais pas,
et qu'un jour moi qui suis moi,
je ne serai plus celui que je suis ?

Quand l'enfant était enfant,
lui répugnaient les épinards, les petits pois, le riz au lait
et la purée de chou-fleur.
et maintenant il en mange même sans être obligé.

Quand l'enfant était enfant,
il se réveilla un jour dans un lit étranger,
et cela arrive encore
beaucoup de personnes lui semblaient belles,
et cela arrive encore quand il a de la chance
il se représentait clairement un paradis
et maintenant il ne peut qu'au mieux le deviner
il ne pouvait pas s'imaginer le néant
et maintenant il tremble quand il y pense.

Quand l'enfant était enfant,
il jouait avec enthousiasme
et maintenant, tout à son affaire, cela n'arrive
que quand cette affaire est son travail.

Quand l'enfant était enfant,
il se contentait de manger des pommes et du pain,

Et c'est toujours le cas.

Quand l'enfant était enfant,
les baies lui tombaient dans la main comme seules les baies le font
et c'est toujours le cas,
les noisettes fraîches lui rendaient la langue rêche
et c'est toujours le cas,
sur chaque montagne
il se languissait d'une montagne encore plus grande,
et dans chaque ville
il se languissait d'une ville encore plus grande,
et c'est toujours comme ça,
Il attrapait jubilant au sommet de l'arbre les cerises
comme encore aujourd'hui,
la timidité devant chaque inconnu
il l'a toujours,
il attendait la première neige,
et il l'attend toujours.

Quand l'enfant était enfant,
il a lacé un bâton contre un arbre comme une lance,
et elle tremble là aujourd'hui encore.

Lied vom Kindsein – Peter Handke

Als das Kind Kind war,
ging es mit hängenden Armen,
wollte der Bach sei ein Fluß,
der Fluß sei ein Strom,
und diese Pfütze das Meer.

Als das Kind Kind war,
wußte es nicht, daß es Kind war,
alles war ihm beseelt,
und alle Seelen waren eins.

Als das Kind Kind war,
hatte es von nichts eine Meinung,
hatte keine Gewohnheit,
saß oft im Schneidersitz,
lief aus dem Stand,
hatte einen Wirbel im Haar
und machte kein Gesicht beim fotografieren.

Als das Kind Kind war,
war es die Zeit der folgenden Fragen:
Warum bin ich ich und warum nicht du?
Warum bin ich hier und warum nicht dort?
Wann begann die Zeit und wo endet der Raum?
Ist das Leben unter der Sonne nicht bloß ein Traum?
Ist was ich sehe und höre und rieche
nicht bloß der Schein einer Welt vor der Welt?
Gibt es tatsächlich das Böse und Leute,
die wirklich die Bösen sind?
Wie kann es sein, daß ich, der ich bin,
bevor ich wurde, nicht war,
und daß einmal ich, der ich bin,
nicht mehr der ich bin, sein werde?

Als das Kind Kind war,
würgte es am Spinat, an den Erbsen, am Milchreis,
und am gedünsteten Blumenkohl.
und ißt jetzt das alles und nicht nur zur Not.

Als das Kind Kind war,
erwachte es einmal in einem fremden Bett
und jetzt immer wieder,
erschiene ihm viele Menschen schön
und jetzt nur noch im Glücksfall,
stellte es sich klar ein Paradies vor
und kann es jetzt höchstens ahnen,
konnte es sich Nichts nicht denken
und schaudert heute davor.

Als das Kind Kind war,
spielte es mit Begeisterung
und jetzt, so ganz bei der Sache wie damals, nur noch,
wenn diese Sache seine Arbeit ist.

Als das Kind Kind war,
genügten ihm als Nahrung Apfel, Brot,
und so ist es immer noch.

Als das Kind Kind war,
fielen ihm die Beeren wie nur Beeren in die Hand
und jetzt immer noch,
machten ihm die frischen Walnüsse eine rauhe Zunge
und jetzt immer noch,
hatte es auf jedem Berg
die Sehnsucht nach dem immer höheren Berg,
und in jeder Stadt
die Sehnsucht nach der noch größeren Stadt,
und das ist immer noch so,
griff im Wipfel eines Baums nach dem Kirschen in einem Hochgefühl
wie auch heute noch,

eine Scheu vor jedem Fremden
und hat sie immer noch,
wartete es auf den ersten Schnee,
und wartet so immer noch.

Als das Kind Kind war,
warf es einen Stock als Lanze gegen den Baum,
und sie zittert da heute noch.

Handke, Peter, *Lied vom Kindheim [Chanson sur l'enfance]* in : Der Himmel über Berlin [Les ailes du désir], disponible sur : <https://lefestindebabel.wordpress.com/2014/03/27/peter-handke-chanson-sur-lenfance/> (Version du texte communiquée par Chloé Brugnon).

Écoute du Lied dans le film *Les ailes du désir* de Wim Wenders :
<https://lewebpedagogique.com/aph2file/lieu-kindsein-peter-handke/>

Extrait 2 : C'est un parc de Gérard Manset

C'est un parc où vont les bêtes
Et l'eau leur coule sur la tête
Au milieu, des chevaux légers
Les animaux sont mélangés

C'est un piège où tomberont
Nos enfants quand ils grandiront
Et quand le chasseur s'en ira
Sur une civière, on dira

C'est un parc où vont les bêtes
Et quelqu'un s'en souvient peut-être
Les fruits trop murs, les arbres creux
C'était le verger du Bon Dieu

C'est un parc où vont les bêtes
Et l'eau leur coule sur la tête
Au milieu des chevaux sauvages
Chacun se cabre sous l'orage

C'est un piège où tombera
Le loup, le chien, l'homme et le rat
Et quand les chasseurs s'en iront
A genoux, nous leur chanterons

C'est un parc où vont les bêtes
Et quelqu'un s'en souvient peut-être
Les fruits trop murs, les arbres creux
C'était le verger du Bon Dieu

Manset, Gérard, *C'est un parc*, in : *Y'a une route* (album), 1978.

<http://www.paroles.cc/chanson,c-est-un-parc,13883>

→ Extraits 1 et 2 : Une construction en « tuilage », un choix de mise en scène**❖ Avant la représentation**

« Comment, à l'intérieur d'une chanson, peut-on trouver quelque chose qui est de l'ordre du théâtre ? » (**Entretien avec Chloé Brugnon, 3 octobre 2018**). C'est à partir d'une de ces questions que la metteuse en scène a construit son spectacle. Elle a choisi un exemple de mise en scène où deux textes sont en résonance : la *Chanson sur l'enfance* de Peter Handke et *C'est un parc* de Gérard Manset. Le poème *Chanson pour l'enfance* est dit au début du film *Les ailes du désir* de Wim Wenders. Chloé Brugnon a pensé que Manset aurait pu écrire ce poème. Elle a donc choisi de le mettre en écho avec *C'est un parc*, la chanson de Manset. Chloé Brugnon parle de construction en « tuilage ». Le poème de Handke est « tuilé » dans le spectacle avec la chanson de Manset (**Entretien avec Chloé Brugnon, 3 octobre 2018**). Il sera dit en français et parfois en allemand par Léopoldine Hummel.

Le professeur peut proposer une étude comparative des deux textes qui évoquent les thèmes de l'enfance, du paradis perdu, de la nostalgie, de l'innocence et de la nature.

❖ Après la représentation

Quels sont les choix scénographiques dans ce passage du spectacle ? Quelles images, costumes ou masques viennent interroger, mettre en lumière les deux textes ? Comment Chloé Brugnon a-t-elle choisi de les articuler ? Le professeur peut amener les élèves à s'interroger sur la façon dont Chloé Brugnon a construit le spectacle et comment le procédé de « tuilage » peut se retrouver à d'autres moments du spectacle. Par exemple, pour la chanson *Revivre*, la chanson est introduite par Léopoldine Hummel qui est allée voir *Holy motors* au cinéma. La chanson *Revivre* est chantée par G. Manset à la fin du film.

Extrait 3 : Revivre de Gérard Maset

On voudrait revivre.

Ça veut dire :

On voudrait vivre encore la même chose.

Refaire peut-être encore le grand
parcours,

Toucher du doigt le point de non-retour

Et se sentir si loin, si loin de son enfance.

En même temps qu'on a froid,

Quand même on pense

Que si le ciel nous laisse

On voudra revivre.

Ça signifie :

On voudrait vivre encore la même chose.

Le temps n'est pas venu qu'on se repose.

Il faut refaire encore ce que l'on aime,

Replonger dans le froid liquide des jours, toujours les mêmes

Et se sentir si loin, si loin de son enfance.

En même temps qu'on a froid, qu'on pleure, quand même on pense

Qu'on a pas eu le temps de terminer le livre

Qu'on avait commencé hier en grandissant,

Le livre de la vie limpide et grimaçant

Où l'on était saumon qui monte et qui descend,

Où l'on était saumon, le fleuve éclaboussant,

Où l'on est devenu anonyme passant,

Chevelu, décoiffé, difforme,

Chevelu, décoiffé, difforme se disant

On voudrait revivre, revivre, revivre.

On croit qu'il est midi, mais le jour s'achève.

Rien ne veut plus rien dire, fini le rêve.



Masque de poisson, répétitions 2018

On se voit se lever, recommencer,
Sentir monter la sève
Mais ça ne se peut pas,
Non ça ne se peut pas,
Non ça ne se peut...

Manset, Gérard, *Revivre*, in : *Revivre*, 1991. <http://www.paroles.cc/chanson,revivre,21405>

Extrait 4 : *Animal on est mal* de Gérard Manset

Animal, on est mal
On a le dos couvert d'écailles
On sent la paille
Dans la faille
Et quand on ouvre la porte
Une armée de cloportes
Vous repousse en criant :
" Ici, pas de serpent ! "

Animal, on est mal.
Animal, on est mal.
Animal, on est mal.

On a deux cornes placées
Sur le devant du nez.
On s'abaisse.
On s'affaisse.
On a la queue qui frise.
On a la peau épaisse.
On a la peau grise

Et quand on veut sortir
Avec une demoiselle,
On l'invite à dîner.
Quand elle vous voit,
Que dit-elle ?
" Il ne vous manque qu'une bosse.
Vade retro, rhinocéros ! "

Animal, on est mal
Animal, on est mal
Animal, on est mal

On assiste à l'opération de la girafe.
La voilà qui se retrouve le cou plein d'agrafes.
Elle appelle au secours
On veut lui mettre un pantalon
Mais il est trop court

Animal, on est mal

On pond ses œufs dans le sable
Et quand on passe à table
Les chevaux-vapeurs
Ont pris peur
De se retrouver loin de leur étable.

Animal, on est mal
Animal, on est mal
Animal, on est mal

Et si on ne se conduit pas bien
On revivra peut-être dans une peau d'un humain

Animal, on est mal
Animal, on est mal
Et Dieu reconnaîtra les siens...

Manset, Gérard, *Animal on est mal*, 1968. <http://www.paroles.cc/chanson,animal-on-est-mal,15140>

Extrait 5 : La Mouette d'Anton Tchekov

TRIGORINE (*prenant des notes dans son carnet*). Elle fume et boit de la vodka. Toujours en noir. Maître d'école amoureux d'elle.

NINA. Bonjour, Boris Alexiéévitch !

TRIGORINE. Bonjour. Des circonstances imprévues font que, semble-t-il, nous partons aujourd'hui. Je doute que nous nous revoyions un jour, vous et moi. Et c'est dommage. Je n'ai pas souvent l'occasion de rencontrer des jeunes filles, jeunes et séduisantes, j'ai eu le temps d'oublier et j'ai du mal à me représenter clairement comment on se sent à dix-huit, dix-neuf ans ; c'est pour cela que, dans mes récits et mes nouvelles, le plus souvent, les jeunes filles sont fausses. Et, donc, j'aurais bien aimé être vous pendant une petite heure, pour savoir comment vous pensez, et, en général, ce que vous êtes, comme spécimen.

NINA. Non, c'est moi qui voudrais pouvoir un peu être vous.

TRIGORINE. Pour quoi faire ?

NINA. Pour savoir ce qu'éprouve un écrivain célèbre et plein de talent. Qu'est-ce qu'on ressent quand on est célèbre ? Qu'est-ce que ça vous fait, à vous, d'être célèbre ?

TRIGORINE. Ce que ça me fait ? Rien, je crois. Je n'ai jamais trop pensé à ça. (*Après avoir réfléchi.*) Ca doit être de deux choses l'une : soit vous exagérez ma célébrité, soit, en général, ça ne se ressent pas du tout.

NINA. Mais quand vous lisez ce qu'on écrit sur vous dans les journaux ?

TRIGORINE. Quand on dit du bien, ça fait plaisir et quand on dit du mal, après, pendant deux jours, on est mal luné.

NINA. Un monde merveilleux ! Je vous envie, si vous saviez ! Les gens ont des destins divers. Les uns, à peine s'ils arrivent à traîner une existence ennuyeuse, insipide, ils se ressemblent tous, ils sont malheureux. Les autres, vous, par exemple vous seul sur un million le sort leur offre une vie intéressante, lumineuse, pleine de sens... Vous êtes heureux.

TRIGORINE. Moi ? (*Haussant les épaules.*) Hum... Vous parlez, tiens, de célébrité, de bonheur, d'une vie, je ne sais pas, lumineuse, intéressante. Pour moi, toutes ces bonnes paroles, pardonnez-moi, c'est un peu comme les pâtes de fruits, or je ne mange jamais de pâtes de fruit. Vous êtes très jeune et très gentille.

NINA. Votre vie est si belle !

TRIGORINE. Qu'est-ce qu'elle a de si bien ? (*Il regarde sa montre.*) Je dois aller écrire, maintenant. Excusez-moi, je n'ai pas le temps ... (*Il rit*) Vous venez de marcher, comme on dit, sur mon orteil le plus délicat, et voilà que je commence à m'énerver et à me fâcher un peu. Mais, soit, parlons. Parlons de ma vie si belle et lumineuse... Bon, alors, par quoi commence-t-on ? (*Après avoir réfléchi un temps.*) Il arrive qu'on soit hanté par des représentations mentales, que, jour et nuit, sans arrêt, on pense, par exemple, à la lune, eh bien, moi aussi j'ai ma lune. Jour et nuit, je suis habité par une pensée qui m'obsède : je dois écrire, je dois écrire, je dois... A peine ai-je fini un récit, que, déjà, je ne sais pas pourquoi, je dois en écrire un autre, puis un troisième, puis, après le troisième, un quatrième... J'écris sans m'arrêter, à bride abattue, et je ne peux pas faire autrement. Qu'y a-t-il là de beau et de lumineux, je vous le demande ? Oh, quelle vie démente ! Tiens, là, avec vous, je suis ému, et, en même temps, je me souviens à chaque seconde que j'ai un récit en chantier qui m'attend. Je vois, tiens, là, ce nuage qui ressemble à un piano à queue. Je me dis : il faudra mentionner quelque part dans un récit qu'il passait un nuage qui ressemblait à un piano à queue. Ça sent l'héliotrope. Aussitôt, je me mets ça de côté : odeur douceuse, couleur de veuvage, à inclure dans une description de soir d'été. Je nous piège, vous et moi, à chaque phrase, à chaque mot, et je cours, à toute vitesse, mettre sous clé toutes ces phrases et tous ces mots dans mon petit garde-manger littéraire : ça peut toujours servir ! A peine le travail fini, je cours au théâtre ou à la pêche, et là, enfin - se reposer, s'oublier - mais non, voilà déjà que, dans ma tête, c'est comme un lourd boulet de fonte qui tourne - un nouveau sujet - et déjà il m'aimante vers ma table, et il faut se dépêcher d'écrire, d'écrire encore. Et, comme ça, sans arrêt, sans arrêt, et je ne me laisse

jamais en paix, je sens que je dévore ma propre vie, que, pour un miel destiné à je ne sais qui je ne sais où, je pille le pollen de mes fleurs les plus précieuses, je cueille ces fleurs elles-mêmes et je piétine leurs racines. Est-ce que je ne suis pas fou ? Est-ce que mes proches et mes amis me traitent comme un individu sain d'esprit ? « Et qu'est-ce qu'on écrit de beau ? Et qu'est-ce qu'on va nous pondre ? » Toujours la même chose, la même chose, et j'ai l'impression que cet intérêt que les gens me portent, ces louanges, cet enthousiasme tout ça, c'est du mensonge, on me ment comme à un malade, et, parfois, j'ai peur que, là dans l'instant, ces gens ne se glissent derrière moi ne me ligotent et ne m'emmènent, comme Poprichtchine, chez les fous. D'ailleurs, à mes débuts, dans mes années de jeunesse, mes meilleures années, l'écriture, pour moi, n'était rien d'autre qu'une torture. Le petit écrivain, surtout quand il n'a pas de chance, se sent toujours pataud, maladroit, superflu, il a les nerfs tendus, à fleur de peau ; il tourne, irrésistiblement autour des gens liés à l'art et à la littérature, non reconnu, remarqué par personne, craignant de regarder en face avec franchise, comme un joueur frénétique qui n'aurait pas d'argent. Mon lecteur, je ne le voyais pas, mais, je ne sais pas pourquoi, en imagination, je me le figurais inamical, défiant. Je craignais le public, j'avais peur de lui, et quand il m'arrivait de donner une nouvelle pièce, j'avais l'impression, à chaque fois que les bruns étaient hostiles, et les blonds d'une indifférence glaciale. Oh, comme c'est monstrueux ! Quelle torture c'était !

NINA. Mais, permettez, l'inspiration et le processus de la création en tant que tel ne vous font-ils pas connaître des minutes hautes et heureuses ?

TRIGORINE. Si. Quand j'écris, ça me plaît. Et lire les épreuves, ça me plaît, mais dès que c'est publié, je ne supporte plus, je vois déjà que ce n'est pas ça, que c'est une erreur, qu'il n'aurait pas fallu écrire ça du tout, et ça me dépote, et ça me fait mal au coeur... (*Riant*) Là-dessus, le public, il lit « Oui, c'est gentil, plein de talent... C'est gentil mais ça n'est pas Tolstoï », ou alors, « Une chose splendide, mais, *Père et Fils* de Tourguéniev, c'est mieux. » Et comme ça jusqu'à la tombe, tout sera gentil et plein de talent, gentil et plein de talent – rien de plus, et, quand je mourrai, les gens diront, en passant devant tombe « Ci-gît Trigorine. Un bon écrivain, mais il n'écrivait pas si bien que Tourguéniev. »

NINA. Pardonnez-moi, je me refuse à vous comprendre. Vous êtes tout simplement gâté par le succès.

TRIGORINE. Quel succès ? Je n'ai jamais été satisfait et je ne me suis jamais plu à moi-même. Je ne m'aime pas comme écrivain. Le pire, c'est que je vis dans une espèce de fièvre, et que souvent je ne comprends pas ce que j'écris... J'aime, tiens, cette eau, ces arbres, ce ciel, je sens la nature, elle éveille en moi la passion, le désir irrépressible d'écrire. Mais, n'est-ce pas, je ne suis pas qu'un paysagiste, je suis aussi un citoyen, j'aime ma patrie, le peuple, je sens que, si je suis écrivain, je suis obligé de parler du peuple, de ses souffrances, de son avenir, de parler de la science, des droits de l'homme, etc., etc., et je parle de tout, je me dépêche, on me presse de tous côtés, on se fâche, je me jette à droite, à gauche, comme un renard acculé par la meute, je vois que la vie et la science prennent toujours de l'avance, de l'avance, et, moi, je prends du retard du retard, comme un paysan qui a manqué son train, et, en fin de compte, je sens que je ne sais rien faire d'autre que peindre un paysage, et que, pour tout le reste, je suis faux, je suis faux jusqu'à la moelle.

NINA. Vous vous surmenez, et vous n'avez ni le temps ni l'envie de prendre conscience de votre valeur. Vous pouvez ne pas être satisfait de vous-même, mais, aux yeux des autres, vous êtes grand et splendide ! Si, moi, j'étais un écrivain comme vous, je donnerais toute ma vie à la foule, mais je serais bien consciente aussi que son bonheur, à elle, n'est que de s'élever jusqu'à moi, et elle me mènerait sur un char...

TRIGORINE. Un char, mais oui... Je suis Agamemnon, c'est ça ?

Tous deux sourient.

NINA. Pour le bonheur d'être écrivain, d'être artiste, je serais prête à endurer l'hostilité de mes proches, la misère, le désenchantement, je vivrais sous les toits, je ne me nourrirais que de pain noir, je souffrirais d'être insatisfaite de moi-même, d'avoir conscience de mes insuffisances, mais, en retour, j'exigerais la gloire... une gloire authentique, éclatante... (*Elle se cache le visage dans les mains.*) La tête qui tourne... Oh !

VOIX D'ARKADINA (*de l'intérieur de la maison*). Boris Alexéievitch !

TRIGORINE. On m'appelle... Sans doute, pour faire les bagages. Mais je n'ai pas envie de partir loin de vous. (*Se retournant vers le lac.*) Non mais, quel paradis, ici !... On est bien !

NINA. Vous voyez, sur l'autre rive, cette maison et ce jardin ?

TRIGORINE. Oui.

NINA. C'est le domaine de ma mère, qui est morte. C'est là que je suis née. J'ai passé toute ma vie près de ce lac, et j'en connais jusqu'à la moindre petite île.

TRIGORINE. On est bien, ici, chez vous ! (*Apercevant la mouette.*) Et ça, c'est quoi ?

NINA. Une mouette. Konstantin Gavriyltch qui l'a tuée.

TRIGORINE. Un bel oiseau. Vraiment, je n'ai pas envie de partir.

Dites, essayez de convaincre Arkadina de rester. (*Il note quelque chose dans son carnet.*)

NINA. Qu'est-ce que vous écrivez ?

TRIGORINE. Rien, juste une note... Un sujet, dans un éclair... (*Cachant son carnet.*) Le sujet d'une petite nouvelle : au bord d'un lac, depuis l'enfance, vit une jeune fille comme vous ; elle aime le lac, comme une mouette, elle est heureuse et libre, comme une mouette. Mais, par hasard, survient un homme, il la voit, et, pour passer le temps, il la détruit, comme cette mouette.

NINA (*tressaillant*). Il ne faut pas, comme ça...

Pause. Arkadina se montre à la fenêtre.

ARKADINA. Boris Alexéievitch, où êtes-vous ?

TRIGORINE. J'arrive ! (*Il s'en va et se retourne vers Nina ; parvenu à la fenêtre, à Arkadina.*)

Eh bien ?

ARKADINA. On reste.

Trigorine entre dans la maison.

NINA (*elle de l'avant-scène après un temps de réflexion*). Un rêve !

Tchekhov, Anton, Markowitz André (trad.), *La Mouette*, Actes Sud, 2001.

→ Extraits 3, 5 : l'univers tchekovien de Gérard Manset**❖ Avant la représentation**

Chloé Brugnon propose aux spectateurs un « vagabondage textuel » (**Chloé Brugnon, septembre 2018**), des références intertextuelles explicites qui invitent à découvrir des œuvres artistiques empruntées à des esthétiques différentes. Elle a utilisé des matériaux qui ont nourri sa réflexion. *La Mouette* et *L'Oncle Vania* de Tchekov en font par exemple partie. Il y a selon Chloé Brugnon une « mélancolie très tchekovienne » (**Chloé Brugnon, coup de projecteur, septembre 2018**) chez Manset. La metteuse en scène a choisi de garder le texte de *La Mouette* dans le spectacle.

L'extrait 5 invite à réfléchir sur l'identité et le rôle de l'artiste, l'image qu'il a de lui-même et qu'il renvoie à la société. Il est possible alors de mettre en regard l'autobiographie poétique de Gérard Manset dans son roman : *Cupidon de la nuit*, sorti en 2018 (voir *textes en parallèle*).

→ **Extraits 4 et 5 : le bestiaire de Manset**

❖ **Avant la représentation**

Chloé Brugnon a cherché à recréer l'univers onirique de Gérard Manset et à faire apparaître des figures fantastiques dans l'espace théâtral. Elle suit également la ligne artistique de la Compagnie : faire surgir l'extraordinaire de l'ordinaire. Nous savons au moment de la constitution de ce dossier que huit chansons de Manset seront présentes dans le spectacle : *Lumières*, *Il voyage en solitaire*, *Solitude des latitudes*, *Revivre*, *Animal on est mal*, *C'est un parc*, *Comme un légo* et *On ne tue pas*. Dans un premier temps, les élèves peuvent faire un inventaire des occurrences sur les animaux, présentes dans ces chansons, puis choisir un animal dans le corpus. Dans un second temps, ils peuvent réfléchir à la manière de le représenter (masque, costume, vidéo...). Les élèves seraient ainsi invités à confronter leurs propositions à celles de Chloé Brugnon et à réfléchir en même temps à la notion de symbole emblématique ou de reproduction mimétique (avec ses écueils et ses difficultés). Il est également possible de faire référence à d'autres mises en scène : celles, par exemple, de Barrault et de Demarcy Motta pour *Rhinocéros*.

❖ **Après la représentation**

A partir de cet inventaire, les élèves pourront observer comment la metteuse en scène a travaillé sur le bestiaire de Manset en étudiant tout particulièrement la fonction des masques et des costumes. La robe lumineuse de la comédienne Léopoldine Hummel souligne par exemple la dimension onirique du spectacle.

Pistes d'étude



→ Extraits 4 et 5 : le bestiaire de Manset

❖ Faire pratiquer le théâtre : « le tableau d'impro ».

Document utilisé : L'illustration d'Enki Bilal pour l'album hommage *Route Manset* (cf. Sources d'inspiration)

Composer un radeau de la Méduse peuplé d'animaux. Tous les élèves sont assis hors de l'espace scénique. Chacun vient se placer tout à tour dans l'espace scénique pour compléter la proposition. Le tableau collectif se constitue sans concertation préalable. Autre travail possible : par groupe de trois ou quatre, les élèves réfléchissent à la constitution d'un tableau autour d'une émotion, d'un sentiment présent dans le spectacle (ex : la solitude).

Extrait 6 : *Solitude des latitudes* de Gérard Maset

Solitude des latitudes
Se glisse dans tes draps.
Solitude
Ce soir te quittera.
Solitude,
Solitude.

La nuit semble douce et magique,
Ça ressemble aux Amériques,
Ce qu'on lit quand on est enfant,
Belliou-la-Fumée, Croc blanc.
La nuit semble douce et tranquille
Mais tu trembles, que t'arrive-t-il ?
Solitude et feu qui s'éteint,
Coup de feu dans le lointain.

Solitude des latitudes
Se glisse dans tes draps.
Solitude
Ce soir te quittera.
Solitude des longitudes,
Solitude.

La nuit semble douce et tranquille.
Ça ressemble à une ville
Dont on rêve quand on est enfant.
Carthage et ses éléphants.
La nuit semble douce et pourtant,
Tu te réveilles de temps en temps.

Solitude et feu qui s'éteint
Coup de feu dans le lointain.

Te glisse entre les doigts
Solitude...

Manset, Gérard, *Solitude des latitudes* in : Matrice, 1989.

<http://www.paroles.cc/chanson,solitude-des-latitudes,20290>

Extrait 7 : *La nuit de décembre d'Alfred Musset*

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau :
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur sa main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans
Je marchais un jour, à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir,

Qui me ressemblait comme un frère.
Je lui demandai mon chemin ;
Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'églantine.
Il me fit un salut d'ami,
Et, se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline.

A l'âge où l'on croit à l'amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.
Au coin de mon feu vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux ;
D'une main il montrait les cieux,
Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,
Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.

A l'âge où l'on est libertin,
Pour boire un toast en un festin,
Un jour je soulevais mon verre.
En face de moi vint s'asseoir
Un convive vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau
Un haillon de pourpre en lambeau,

Sur sa tête un myrte stérile.
Son bras maigre cherchait le mien,
Et mon verre, en touchant le sien,
Se brisa dans ma main débile.

Un an après, il était nuit ;
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs ;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine ;
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu,
Que je l'ai toujours reconnu
A tous les instants de ma vie.
C'est une étrange vision,
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie.

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour renaître ou pour en finir,
J'ai voulu m'exiler de France ;
Lorsqu'impatient de marcher,

J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance ;

A Pise, au pied de l'Apennin ;
A Cologne, en face du Rhin ;
A Nice, au penchant des vallées ;
A Florence, au fond des palais ;
A Brigues, dans les vieux chalets ;
Au sein des Alpes désolées ;

A Gênes, sous les citronniers ;
A Vevey, sous les verts pommiers ;
Au Havre, devant l'Atlantique ;
A Venise, à l'affreux Lido,
Où vient sur l'herbe d'un tombeau
Mourir la pâle Adriatique ;

Partout où, sous ces vastes cieux,
J'ai lassé mon coeur et mes yeux,
Saignant d'une éternelle plaie ;
Partout où le boiteux Ennui,
Traînant ma fatigue après lui,
M'a promené sur une claie ;

Partout où, sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré,
J'ai suivi l'ombre de mes songes ;
Partout où, sans avoir vécu,
J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges ;

Partout où, le long des chemins,
J'ai posé mon front dans mes mains,
Et sangloté comme une femme ;
Partout où j'ai, comme un mouton,
Qui laisse sa laine au buisson,
Senti se dénuder mon âme ;

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie
Je vois toujours sur mon chemin ?
Je ne puis croire, à ta mélancolie,
Que tu sois mon mauvais Destin.
Ton doux sourire a trop de patience,
Tes larmes ont trop de pitié.
En te voyant, j'aime la Providence.
Ta douleur même est soeur de ma souffrance ;
Elle ressemble à l'Amitié.

Qui donc es-tu ? – Tu n'es pas mon bon ange,
Jamais tu ne viens m'avertir.
Tu vois mes maux (c'est une chose étrange !)
Et tu me regardes souffrir.
Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,
Et je ne saurais t'appeler.

Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie ?
Tu me souris sans partager ma joie,
Tu me plains sans me consoler !

Ce soir encor je t'ai vu m'apparaître.
C'était par une triste nuit.
L'aile des vents battait à ma fenêtre ;
J'étais seul, courbé sur mon lit.
J'y regardais une place chérie,
Tiède encor d'un baiser brûlant ;
Et je songeais comme la femme oubliée,
Et je sentais un lambeau de ma vie
Qui se déchirait lentement.

Je rassemblais des lettres de la veille,
Des cheveux, des débris d'amour.
Tout ce passé me criait à l'oreille
Ses éternels serments d'un jour.
Je contemplais ces reliques sacrées,
Qui me faisaient trembler la main :
Larmes du coeur par le coeur dévorées,
Et que les yeux qui les avaient pleurées
Ne reconnaîtront plus demain !

J'enveloppais dans un morceau de bure
Ces ruines des jours heureux.
Je me disais qu'ici-bas ce qui dure,
C'est une mèche de cheveux.
Comme un plongeur dans une mer profonde,
Je me perdais dans tant d'oubli.

De tous côtés j'y retournais la sonde,
Et je pleurais, seul, loin des yeux du monde,
Mon pauvre amour enseveli.

J'allais poser le sceau de cire noire
Sur ce fragile et cher trésor.
J'allais le rendre, et, n'y pouvant pas croire,
En pleurant j'en doutais encor.
Ah ! faible femme, orgueilleuse insensée,
Malgré toi, tu t'en souviendras !
Pourquoi, grand Dieu ! mentir à sa pensée ?
Pourquoi ces pleurs, cette gorge oppressée,
Ces sanglots, si tu n'aimais pas ?

Oui, tu languis, tu souffres, et tu pleures ;
Mais ta chimère est entre nous.
Eh bien ! adieu ! Vous compterez les heures
Qui me sépareront de vous.
Partez, partez, et dans ce coeur de glace
Emportez l'orgueil satisfait.
Je sens encor le mien jeune et vivace,
Et bien des maux pourront y trouver place
Sur le mal que vous m'avez fait.

Partez, partez ! la Nature immortelle
N'a pas tout voulu vous donner.
Ah ! pauvre enfant, qui voulez être belle,
Et ne savez pas pardonner !
Allez, allez, suivez la destinée ;
Qui vous perd n'a pas tout perdu.

Jetez au vent notre amour consumée ; –
Eternel Dieu ! toi que j'ai tant aimée,
Si tu pars, pourquoi m'aimes-tu ?

Mais tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre
Une forme glisser sans bruit.
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre ;
Elle vient s'asseoir sur mon lit.
Qui donc es-tu, morne et pâle visage,
Sombre portrait vêtu de noir ?
Que me veux-tu, triste oiseau de passage ?
Est-ce un vain rêve ? est-ce ma propre image
Que j'aperçois dans ce miroir ?

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,
Pèlerin que rien n'a lassé ?
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
Assis dans l'ombre où j'ai passé.
Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
Hôte assidu de mes douleurs ?
Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre ?
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,
Qui n'apparais qu'au jour des pleurs ?

LA VISION

– Ami, notre père est le tien.
Je ne suis ni l'ange gardien,
Ni le mauvais destin des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère ;
Où tu vas, j'y serai toujours,
Jusques au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton coeur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude.
Je te suivrai sur le chemin ;
Mais je ne puis toucher ta main,
Ami, je suis la Solitude.

Musset, Alfred, *La Nuit de décembre* in : Poésies nouvelles, 1850, <https://www.poesie-francaise.fr/alfred-de-musset/poeme-la-nuit-de-decembre.php>

Extrait 8 : Il voyage en solitaire de Gérard Manset

Il voyage en solitaire
Et nul ne l'oblige à se taire
Il chante la terre
Il chante la terre
Et c'est une vie sans mystère
Qui se passe de commentaire
Pendant des journées entières
Il chante la terre
Mais il est seul
Un jour
L'amour
L'a quitté, s'en est allé



Faire un tour
D'l'autr' côté
D'une ville où y avait pas de places pour se garer.

Il voyage en solitaire
Et nul ne l'oblige à se taire
Il sait ce qu'il a à faire
Il chante la terre
Il reste le seul volontaire
Et puisqu'il n'a plus rien à faire
Plus fort qu'une armée entière
Il chante la terre
Mais il est seul
Un jour
L'amour
L'a quitté, s'en est allé
Faire un tour
D'l'autr' côté
D'une ville où y avait pas de places pour se garer.

Et voilà le miracle en somme
C'est lorsque sa chanson est bonne
Car c'est pour la joie qu'elle lui donne
Qu'il chante la terre.

Manset, Gérard, *Il voyage en solitaire* in : Manset, 1975. <http://www.paroles.cc/chanson.il-voyage-en-solitaire.9988>

→ **Extraits 6, 7 et 8 : La solitude, de Musset à Manset à travers l'univers musical du spectacle**

❖ **Avant la représentation**

Comment un artiste peut-il interpréter une chanson ? En écoutant les deux versions d'// *voyage en solitaire* : celle de Léopoldine Hummel et Maxime Kerzanet (<https://soundcloud.com/user-62105549/4-voyage-en-solitaire>) et celle de Gérard Manset, les élèves pourront repérer ce qui a été enlevé ou ajouté à la version originale (bruits d'animaux au début, extrait d'interview de Manset par exemple).

Ils pourront également réfléchir à la manière dont un artiste (musicien, metteur en scène, comédien, poète) exprime une émotion, le sentiment de solitude.

Séance de lecture expressive (ou lecture adressée) : la lecture peut être individuelle ou chorale. Il s'agira d'inviter les élèves à scander un texte comme on scande une partition de musique, en s'interrogeant sur les effets de rythme, de silence, de volume ou de débit, voire de regard. Les élèves se poseront les questions suivantes : quels vers prendre en charge seul, ou à plusieurs, et pourquoi ? Les élèves peuvent réfléchir en groupe, faire une proposition de lecture et justifier leurs choix.

❖ **Pratique théâtrale :**

1. Étirements sur une musique de Gérard Manset.
2. Se déplacer en étant une feuille morte qui est sensible à la musique sur les extraits 6 et 8.
3. Arrêt face au public : respirations devant le public, lever doucement la main et la faire redescendre.
4. Dire deux vers de *La Nuit de décembre* (extrait 8) à quelqu'un, comme une confidence.

Les objectifs de la pratique sont de faire percevoir l'articulation entre musique, poésie et théâtre et de faire ressentir le texte et la musique par le corps (démarche artistique de Chloé Brugnon, **coup de projecteur, septembre 2018** : privilégier une « réception sensible pas forcément intellectuelle » de la musique).

TEXTES EN PARALLÈLE

L'Oncle Vania d'Anton Tchekov

SONIA. – Que faire ? il faut vivre ! (Une pause.)

Nous vivrons, oncle Vania ! Nous vivrons une longue série de jours, de longues soirées. Nous supporterons patiemment les épreuves que nous enverra le destin. Nous travaillerons pour les autres, maintenant et dans notre vieillesse, sans connaître le repos. Et quand notre heure viendra, nous mourrons soumis. Et là-bas, au-delà du tombeau, nous dirons combien nous avons souffert, pleuré, combien nous étions tristes. Et Dieu aura pitié de nous. Et tous deux, nous verrons, cher oncle, une vie lumineuse, belle, splendide. Nous nous en réjouissons, et nous rappellerons avec une humilité souriante nos malheurs d'à présent. Et nous nous reposerons.

Je crois à cela, mon oncle ; je le crois, ardemment, passionnément... (Elle se met à genoux devant lui, pose la tête sur ses mains, et d'une voix lasse.) Nous nous reposerons ! Nous nous reposerons ! Nous entendrons les anges. Nous verrons tout le ciel en diamants ; nous verrons tout le mal terrestre, toutes nos souffrances, noyés dans la miséricorde qui emplira tout l'univers ; et notre vie deviendra calme, tendre, douce, comme une caresse. Je crois cela, oncle ; je crois...

(Essuyant les yeux de son oncle avec son mouchoir.) Pauvre, pauvre oncle Vania, tu pleures... (Les larmes aux yeux.) Tu n'as pas connu de joies dans ta vie, mais patiente, oncle Vania, patiente... Nous nous reposerons...

(Elle l'embrasse.) Nous nous reposerons !

Tchekhov, Anton, Markowitz André (trad.), *L'Oncle Vania*, Actes Sud, 2001.

Cupidon de la nuit de Gérard Manset : une autobiographie poétique

D'une tendre évanescence non pas savante ni érudite mais plus exactement empreinte d'attention maternelle, (ma mère) me fixait, fière de son fils, heureuse de ce qu'il avait en tête, ce petit qu'elle avait mis au monde auquel elle reprochait parfois de ne pas lui faire savoir ce qu'il fabriquait. Elle en était friande, curieuse. Des semaines plus tôt, dans un foyer où elle était allée prendre du repos, tandis qu'au pied de l'élévateur les chaises roulantes se regroupaient pour y attendre chacune leur tour, elle avait vu la masse tassée et lourde d'un personnage qu'elle avait cru reconnaître. Elle s'était renseignée, s'était permis d'aller au-devant du vieil animateur antérieurement très populaire, lui avait dit mon nom. « Oh ! le grand Gérard ! », avait-il répondu avec emphase, lui qui ne m'avait pourtant jamais croisé, et elle était repartie sur sa terrasse fleurie avec un peu de reconnaissance pour qui, par ce détail et cette exclamation, la reliait à son fils.

Parce que je n'avais jamais ou quasiment, même à mon père, montré ce qu'il m'arrivait de mettre en chantier et encore moins parlé de périple, d'intention ni de projet. À la table familiale, neuvième étage de velours lie-de-vin, grand salon traversant et immortels perdreau ou poule faisane ramenés d'une toute première battue d'octobre, c'était un quotidien qu'il déployait avec un air de reproche, montrant un bel article : « Et tu ne nous dis même pas... »

Le partenaire d'un double le lui aurait refilé dans les vestiaires de la Croix-Catelan et j'avais droit à des remontrances gentilles, car on savait ma répugnance à m'exprimer sur ce qui m'avait toujours paru relever d'une sorte de double ou de symétrie dont je ne comprenais pas de quoi ses attirances relevaient, fantaisistes, libertaires. Oui, j'étais différent, à estimer rarement mes singularités avec ce que d'aucuns considéraient comme identique ou similaire. Eux voyaient le résultat ou la notoriété, alors que dans mon cas, je ne voulais rien, ni conclusion ni dévotion à rien, d'où la méfiance et d'où la rétention. Je m'écartais et me préservais, ne sachant d'où venaient rêveries et jongleries à ce point intimes que toutes me fortifiaient, qui marchaient dans mes pas, s'adaptaient, me suivaient. »

Manset, Gérard, *Cupidon de la nuit*, Albin Michel, 2018, pp. 13-15.

Sources d'inspiration dans l'histoire des arts

Genèse du spectacle. L'origine : Holy Motors de Leos Carax (2012)

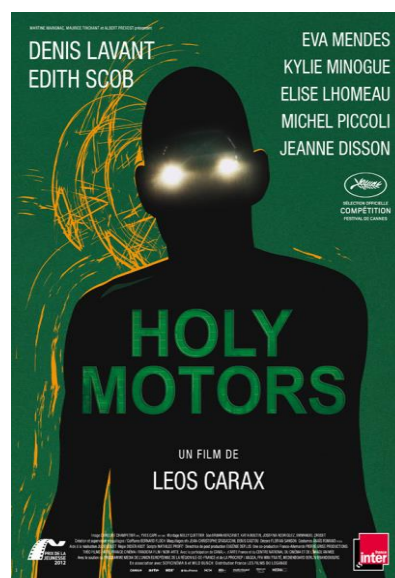
Les comédiens et chanteurs Léopoldine Hummel et Maxime Kerzanet découvrent la chanson *On voudrait revivre* dans le film de Carax *Holy Motors* et découvrent en même temps l'univers de Gérard Manset.

Pour Chloé Brugnon, le film de Carax est une source d'inspiration car tous les registres sont utilisés : le dramatique, le fantastique, la comédie musicale... Ce film est en cela un hommage au cinéma. Chloé Brugnon veut proposer, à l'instar de cette oeuvre cinématographique, plusieurs esthétiques et s'amuser avec elles. S'il est possible de proposer un film comme celui de Carax au cinéma, se dit Chloé, « pourquoi pas au théâtre » ?
(Entretien avec Chloé Brugnon, 3 octobre 2018)

Le film de Carax intéresse aussi Chloé Brugnon car il pose la question de l'identité. Monsieur Oscar (Denis Lavant) se rend à huit « rendez-vous ». Il est conduit dans une limousine dans laquelle il se grime et se costume, se transforme, à chaque « rendez-vous ».

Le film *Holy Motors* interroge par ailleurs le processus de création de la Compagnie elle-même : « à quel moment le comédien et musicien Maxime Kerzanet joue-t-il Gérard Manset ? Comment les identités se mélangent ? Comment se servir d'un personnage pour dire des choses ? Comment on se met dans les mots pour dire les choses ? »
(Entretien avec Chloé Brugnon, 3 octobre 2018)

Lorsque la comédienne Léopoldine Hummel porte le masque de Maxime et qu'elle double Maxime en prenant la même position que lui, elle interroge leur identité. Et si Léopoldine devenait Maxime ? Le théâtre est « un espace magique où l'on peut s'identifier » à ce que l'on veut, « tout est possible »
(Entretien avec Chloé Brugnon, 3 octobre 2018)



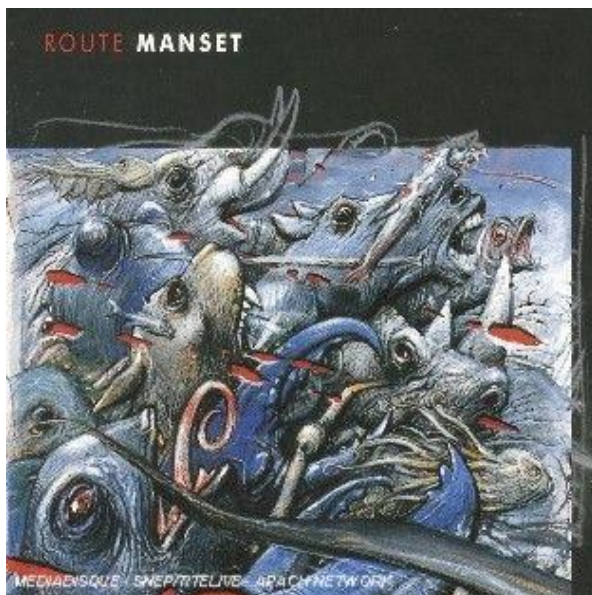
Fernando Pessoa : une source d'inspiration pour Chloé Brugnon

J'ai duré des heures ignorées, des moments successifs sans lien entre eux, au cours de la promenade que j'ai faite une nuit, au bord de la mer, sur un rivage solitaire. Toutes les pensées qui ont fait vivre des hommes, toutes les émotions que les hommes ont cessé de vivre, sont passées par mon esprit, tel un résumé obscur de l'histoire, au cours de cette méditation cheminant au bord de la mer.

J'ai souffert au fond de moi, avec moi-même, les aspirations de toutes les époques révolues et les angoisses de tous les temps ont, avec moi, longé le bord sonore de l'océan. Ce que les hommes ont voulu sans le réaliser, ce qu'ils ont tué en le réalisant, ce que les âmes ont été et que nul n'a jamais dit – c'est de tout cela que s'est formée la conscience sensible avec laquelle j'ai marché, cette nuit-là, au bord de la mer.

Pessoa, Fernando, *Le livre de l'intranquillité*, (Laye, Françoise, trad.) Christian Bourgeois éditeur, 1999, p. 126.

Illustration d'Enki Bilal pour l'album Route Manset (1996), album hommage à Gérard Manset



©Enki Bilal

« Des images fantastiques », « pour nous éloigner de la réalité ou la réinventer » (Chloé Brugnon, juin 2018). *Twin Peaks : la série culte de David Lynch*

Alors que “Bob”, le personnage symbolique qui apparaît, en épiphanie, sur le corps du coupable du meurtre de Laura Palmer, s’apprête à tuer à nouveau, la mère de cette dernière rampe sur le sol de sa maison et a une vision : celle d’un cheval pâle qui l’observe au centre de son salon. Cette vision symbolique, comme beaucoup d’autres, ne recevra pas d’explication au sein de la série. *Twin Peaks* demande à être plusieurs fois revue et interprétée. Tout spectateur est dans la position de l’agent Cooper, la position de l’enquêteur : il reçoit des images, des signes, des symboles qu’il sait être essentiels à sa compréhension du monde de la série, et auxquels il doit donner une interprétation et une orientation. Tout spectateur est incité à interpréter *Twin Peaks* comme s’il s’agissait de son propre rêve.

Thiellement, Pacôme, *La Main gauche de David Lynch*, PUF, 2010.

Lynch, David, *Twin Peaks*, 1990-1991. Scène de l’apparition du cheval pâle dans le salon : https://www.youtube.com/watch?time_continue=77&v=ulfYhiMFKAI

« Des images fantastiques » dans l'art vivant de Pierre Huyghe



Pierre Huyghe - En premier plan de gauche à droite : Masque Player (2010), chien Human (2011-2013), Crystal Cave (2009).
Vue de l'exposition, Centre Pompidou, Galerie sud, 2013. Photo Philippe Migeat / Centre Pompidou © Pierre Huyghe - Adagp, Paris 2013

Dossier pédagogique sur l'œuvre de Pierre Huyghe :

<http://mediation.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-Huyghe/#>

L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

La Compagnie Claire Sergent

La création de cette compagnie, c'est l'histoire d'un prolongement, d'une suite. C'est continuer un travail engagé dans cette région où j'ai grandi et vécu mes premières expériences d'assistante et de metteur en scène. C'est aussi s'entourer de personnes avec qui inventer, une équipe qui me suit, me guide et m'encourage. Au coeur de ce projet, il y a des écritures en recherche, qui questionnent notre quotidien et lui rendent sa part de magie, d'étrangeté et d'extraordinaire. L'intuition que le théâtre est un lieu de cohésion qui transforme une expérience intime en une expérience commune. Le théâtre que nous rêvons est un laboratoire ouvert qui dissèque le vivant, qui donne à voir notre beauté et nos failles ; lieu d'observation et de perception où spectateurs et acteurs voyagent ensemble à travers les mots, les sons et les images que nous construisons. En entremêlant passé et présent, influences et références, nous cherchons à faire dialoguer chaque écriture pour que la représentation soit le lieu d'interaction entre les générations, les auteurs, les genres et les disciplines.

Chloé Brugnon

Plus d'informations sur la compagnie : <http://cieclairesergent.com/la-compagnie/>

Autre spectacle joué par la Compagnie Claire Sergent en 2017 à la Comédie de Reims : *Rumba* de Lise Martin.

Dans Rumba une fratrie de famille recomposée décide de jouer devant leur mère les évènements marquants de leur vie familiale. Ils se mettent donc en scène, prennent les costumes des adultes et en musique nous donnent à voir toutes leurs incompréhensions. Comment regardons-nous vivre nos parents ? Quelle est la famille idéale, la mère idéale, mais aussi les enfants idéaux ?



La presse, les médias, les livres, on trouve une quantité d'écrits sur la famille. Lise Martin s'empare à son tour de ce sujet d'actualité, mais sans le banaliser, en inventant une famille délirante, dans laquelle à force de remariages et de divorces, plus personne ne sait très bien qui est parent avec qui. Dans cette pièce les références esthétiques et stylistiques sont multiples et dialoguent ensemble, faisant de *Rumba* un texte qui se dit, qui se chante et qui se danse.

Chloé Brugnon

<http://cieclairesergent.com/portfolio/rumba/>

Captation intégrale de *Rumba* en 2017 : <https://vimeo.com/218051721>

Une histoire (extra)ordinaire

Petite fille je dormais avec ma soeur chez mon arrière-grand-mère. Le soir nous regardons à la télé le film Hansel et Gretel , la sorcière me terrifie, mon arrière-grand-mère me propose d'aller me coucher dans son lit. Privilège de la petite, je me blottis et m'endors. Quand elle me rejoint, je n'en crois pas mes yeux : elle enlève ses cheveux. Hurlements, larmes, ma soeur me reprend avec elle.

Mon arrière-grand-mère avait eu tellement peur pendant la guerre, en 1939, qu'elle a perdu tous ses cheveux.

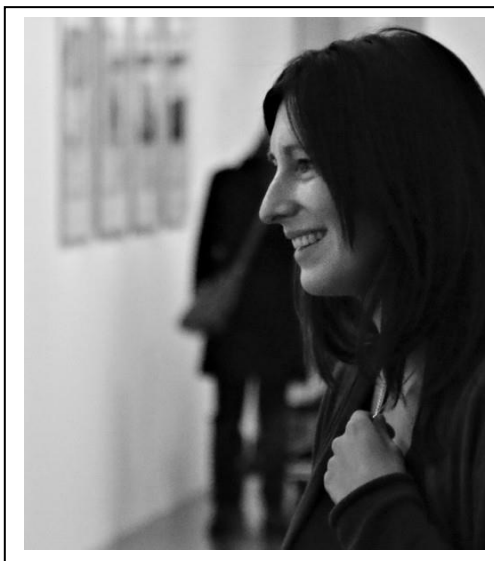
Le médecin lui avait dit « ça repoussera comme un mouton », mais ça n'a jamais repoussé. La peur peut faire perdre les cheveux ?

Extraordinaire... Elle s'appelait Claire Sergent.



Chloé Brugnon, metteuse en scène

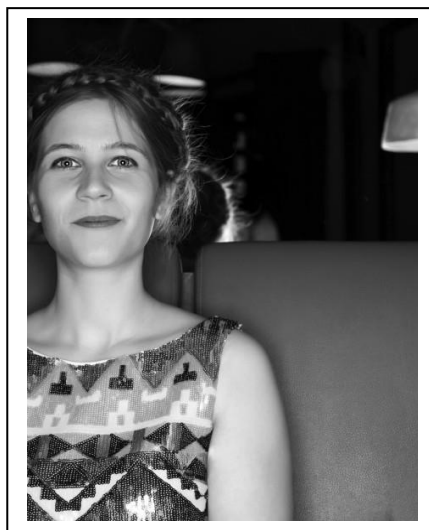
Après une formation théâtrale à la Classe de la Comédie de Reims de 2005 à 2007, elle devient assistante à la mise en scène pour la compagnie Ici et Maintenant Théâtre. En 2009, elle assiste LUDOVIC LAGARDE (*Un Nid pour quoi faire*, *Un Mage en été*) et intègre le Collectif artistique de la Comédie où elle participe aux actions de sensibilisation du public. Elle assiste les metteurs en scène invités à la Comédie de Reims : ÉMILIE ROUSSET, GUILLAUME VINCENT, SIMON DELÉTANG et MIKAËL SERRE. Elle crée à la



Comédie de Reims *Une nuit arabe* de ROLAND SCHIMMELPFENNIG en février 2012 et fonde la même année la Compagnie Claire Sergent. En septembre 2012 elle monte *Music-Hall* de JEAN-LUC LAGARCE qui se joue à Reims et en région Champagne-Ardenne. Elle obtient un Master de mise en scène et de dramaturgie à l'Université Nanterre-Paris X en septembre 2014. En novembre 2014, elle monte *En même temps*, de EVGUÉNI GRICHKOVETS. CHLOÉ BRUGNON est également intervenante pour la classe de formation d'acteurs de la Comédie de Reims. En mars 2017, elle crée pour la première fois un spectacle pour adolescents, *Rumba*, de LISE MARTIN, dans le cadre du Festival Méli-môme, à Reims.

Léopoldine Hummel, comédienne et musicienne

Comédienne, musicienne, chanteuse, formée à l'École Supérieure de Théâtre de la Comédie de Saint-Etienne. Diplômée d'un CFEM de piano. Elle a étudié le chant au conservatoire de Strasbourg, de Besançon. Depuis 2009, elle joue sous la direction de metteurs en scène tels que : JOSÉ PLIYA, GUILLAUME DUJARDIN, GILLES GRANOUILLET, RAPHAËL PATOUT, RÉMY BARCHÉ, CHARLY MARTY, JEAN-MICHEL POTIRON, CLÉMENCE GROSS, SIMON VINCENT, DAMIEN HOUSSIER. Elle est par ailleurs comédienne permanente du Festival des Nuits de Joux et du Festival des Caves,



dirigés par la compagnie Mala Noche. Elle écrit la musique de pièces de théâtre : *Poucet, pour les grands* de GILLES GRANOUILLET, *Le Malade Imaginaire* de MOLIÈRE mis en scène par GILLES GRANOUILLET, *Opérette* de GOMBROWICZ mis en scène par CHARLY MARTY, *La femme qui perd ses jarretières* de LABICHE mis en scène par RAPHAËL PATOUT. Depuis 2010, elle chante sous le nom de LÉOPOLDINE HH. Son premier album *Blumen im Topf* est sorti en 2016. En 2017, elle rejoint la compagnie Claire Sergent, pour la création de la pièce de LISE MARTIN, *Rumba*.

Maxime Kerzanet, comédien et musicien

MAXIME KERZANET a commencé sa formation théâtrale au sein de la compagnie Science 89. Il poursuit sa formation de comédien à la classe libre des cours Florent (promotion XXV) puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris (promotion 2008). Au théâtre, il travaille sous la direction de différents metteurs en scène tels que MARIE BALLET, NAIDRA AYADI, MURIEL MAYETTE, THOMAS BOUVET, DANIEL JEANNETEAU, MARIECHRISTINE SOMA, MARIE MONTEGANI, GUILLAUME DUJARDIN, RAPHAËL



PATOUT, RÉMY BARCHÉ, CHLOÉ BRUGNON, IGOR ET CHARLOTTE BUCHARLES, RENÉ LOYON, GILLES GRANOUILLET, DAMIEN HOUSSIER, CHARLY MARTY. Il est par ailleurs comédien permanent du Festival des Nuits de Joux et du Festival des Caves, dirigés par la compagnie Mala Noche. Au cinéma, il joue dans *Qui de nous deux ?* réalisé par CHARLES BELMONT

(long-métrage) et dans *La chambre vide*, par DOMINIQUE BAUMARD (long-métrage).

Il a participé à la réalisation de l'album *Blumen im Topf* de LÉOPOLDINE HH. Depuis 2014, il a rejoint la compagnie Claire Sergent et a ainsi participé à ses deux dernières créations : *En même temps*, de EVGUÉNI GRICHKOVETS et *Rumba*, de LISE MARTIN.

BIBLIOGRAPHIE / SITOGRAPHIE

❖ Œuvres de Gérard Manset citées dans le dossier

- Romans

Manset, Gérard, *Cupidon de la nuit*, Albin Michel, 2018.

- Albums

Manset, Gérard, *Y'a une route*, 1978.

Manset, Gérard, *Revivre*, 1991.

Manset, Gérard, *Animal on est mal*, 1968.

Manset, Gérard, *Matrice*, 1989.

Manset, Gérard, *Manset*, 1975.

❖ Sur Gérard Manset

« Gérard Manset et Jean-Marc Parisi », France Inter, 10 mai 2018, Podcast : <https://www.franceinter.fr/emissions/le-nouveau-rendez-vous/le-nouveau-rendez-vous-10-mai-2018-0>

« En balade avec Gérard Manset », émission de Frédéric Taddeï, 21 octobre 2018, Podcast : <http://www.europe1.fr/culture/alain-souchon-gerard-manset-a-cree-un-monde-3783767>

❖ Sur le spectacle *On voudrait revivre* de Chloé Brugnon

Coup de projecteur sur Chloé Brugnon, septembre 2018, disponible sur : (<https://www.youtube.com/watch?v=3poOOUIpnWk>).

❖ Sources d'inspirations de Chloé Brugnon

- Œuvres littéraires

Handke, Peter, *Lied vom Kindheim [Chanson sur l'enfance]* in : *Der Himmel über Berlin [Les ailes du désir]*, disponible sur : <https://lefestindebabel.wordpress.com/2014/03/27/peter-handke-chanson-sur-lenfance/> (Version du texte communiquée par Chloé Brugnon).

Musset, Alfred, *La Nuit de décembre* in : Poésies nouvelles, 1850, <https://www.poesie-francaise.fr/alfred-de-musset/poeme-la-nuit-de-decembre.php>

Pessoa, Fernando, *Le livre de l'intranquillité*, (Laye, Françoise, trad.) Christian Bourgeois éditeur, 1999.

Tchekhov, Anton, Markowitz André (trad.), *La Mouette*, Actes Sud, 2001.

Tchekhov, Anton, Markowitz André (trad.), *L'Oncle Vania*, Actes Sud, 2001.

- Œuvres cinématographiques

Carax, Leos, *Holy Motors*, 2012.

Lynch, David, *Twin Peaks*, 1990-1991. Scène de l'apparition du cheval pâle dans le salon : https://www.youtube.com/watch?time_continue=77&v=ulfYhiMFKA

Wenders, Wim, *Les ailes du désir*, 1987.

- Ouvrages critiques sur le cinéma

Thiellement, Pacôme, *La Main gauche de David Lynch*, PUF, 2010.

- Œuvres d'arts plastiques

Bilal, Enki, Illustration pour la pochette de l'album *Route Manset*, 1996.

Huygue, Pierre, Exposition au Centre Pompidou, Paris, 2013. Dossier pédagogique sur l'œuvre de Pierre Huyghe : <http://mediation.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-Huyghe/#>